

# Janvier \ Février 2012

Carl de Souza  
Dominique Fabre  
David Mitchell  
Justin Torres  
Ariel Kenig  
Gary Shteyngart  
Sayed Kashua



Éditions de l'Olivier

**Littérature française**

**Carl de Souza**

En chute libre

**Dominique Fabre**

Il faudrait s'arracher le cœur

**David Mitchell**

Les mille automnes de Jacob de Zoet

**Littérature étrangère**

**Ariel Kenig**

Le miracle

**Gary Shteyngart**

Super triste histoire d'amour

**Sayed Kashua**

La deuxième personne

## Carl de Souza En chute libre

roman

en librairie le 5 janvier 2012

« Il faut que je me lève pour faire échec au sommeil et au duel dans lequel il me jette continuellement. Je réalise, durant les courts intervalles où la fièvre me laisse en paix, que cette rencontre, je dois la disputer hors de mon sommeil, et qu'elle me mettra aux prises avec l'enfant que j'étais. »

Jeremy Kumarsamy paye cher son entêtement. Handicapé suite à une blessure mal soignée, sous la menace d'une arrestation parce qu'il a agressé une autorité sportive, ce champion de badminton de niveau international a dû rentrer, après quinze ans d'absence, dans son pays d'origine, une ancienne colonie britannique. Reclus dans la maison de sa mère, il retrouve le fil de son enfance, et surtout d'un parcours chaotique fait de drames, d'échecs et de gloire.

Peu à peu se dessine le destin d'un jeune homme ambitieux, en butte aux turbulences politiques de son pays et à des enjeux sportifs qui le dépassent.

**Proche d'écrivains comme V.S. Naipaul, Michael Ondaatje ou Rohinton Mistry, Carl de Souza s'affirme avec ce roman kaléidoscopique comme l'un des grands romanciers francophones de l'océan Indien. Outre *Le Sang de l'Anglais* (1993) et *La Maison qui marchait vers le large* (1996), il a publié deux romans à l'Olivier : *Les Jours Kaya* (2000) et *Ceux qu'on jette à la mer* (2001). Il est né et vit à l'île Maurice.**



### Extrait

Les après-midi à jouer au badminton sur le court de sable avec Felicity, la sœur cadette d'Ivy, suspendaient le temps. Dans la tête de Jeremy, le spectre opalin de sa tante danserait toujours dans une vieille robe de bal, décolletée et trop large, au milieu d'éclats de cette fin de journée, sillons des pirogues, vaguelettes près des récifs, saut furtif d'un banc de mulets. Quelquefois, dans sa course, le volant s'y confondait, leurrant le gamin. Entraîné dans une chute spectaculaire, il gisait, le nez dans le sol corallien. L'odeur putride de la vie qui s'y abritait lui envahissait les narines. Entre l'infini du ciel où errait le volant et ce morceau de sol où chaque grain de sable se détachait, la transition était abrupte. Plein de ressentiment, tel un mollusque sur le fond marin, il demeurait dans l'attente stoïque d'une réaction de Felicity. Que diable fabriquait-elle ? Jeremy devinait, au-dessus de sa tête, des nuages cotonneux et blafards, statiques, oubliés par les alizés. Entendait, ponctuant le grondement des brisants, les lugubres appels des phaétons venant du large, ailes fatiguées, nicher dans la mangrove. Il devinait qu'elle profitait de l'arrêt pour se tourner vers la maison du docteur Henrik qui épiait ses moindres faits et gestes, puis vers le portail où apparaîtrait Ivy après sa réunion de dames patronnesses. Avant que son regard s'égaré hors des limites du terrain, au-delà du brise-lames et de l'unique passe entre les récifs, là où poin-drait bientôt la pirogue de Samy.

« Ça va, Kopsen ? » demandait-elle, se reprenant subitement.

Ainsi affublé du nom du champion danois qui écumait les tournois de badminton du « All-England », le gamin pardonnait à Felicity ses absences dans la partie. Il se remettait sur ses jambes, geignait un peu avant de reprendre le jeu.

## Dominique Fabre Il faudrait s'arracher le cœur

roman

en librairie le 5 janvier 2012



« Il portait une chemise blanche, un jean bleu nuit, il était très élégant. Quand je suis arrivé, son père lisait le journal dans la grande pièce, le double living. Je pense à ma mère en disant cela : un double living, ça lui plaisait. Au bout d'un certain nombre d'années, tous les mots vous font penser à des gens, et les gens disparaîtront, mais pas les mots. Les mots ne disparaîtront jamais tout à fait. »

Chacun des trois mouvements – au sens musical du terme – qui composent ce roman a pour leitmotiv une phrase obsédante : « Il faudrait s'arracher le cœur » (sur le suicide d'un ami), « Je vais devoir vous laisser » (sur la désertion du père), « Qu'est-ce que je voulais dire? Pas la messe... » (sur le déménagement de la grand-mère). Trois variations subtiles sur le thème du délaissement, ce sentiment discret qui vous saisit lorsque la vie prend soudain un goût d'abandon.

Tout ce qui n'est pas écrit disparaît, disait lui aussi James Salter. Pour Dominique Fabre, écrire sur sa jeunesse perdue n'est pas affaire de nostalgie, mais de précision. Que lisiez-vous en 1983? Duras ou Albertine Sarrazin? Étiez-vous fan de Sonic Youth ou du *Köln Concert*? Parlez-nous du pub Renault. Peu à peu, c'est la cartographie émotionnelle d'une époque qui se dessine, sous la plume sensible de Dominique Fabre.

**Dominique Fabre est professeur d'anglais. Il a notamment publié *Moi aussi un jour, j'irai loin* (Maurice Nadeau, 1995 ; Points, 2012), *Ma vie d'Edgar* (Le Serpent à Plumes, 1998) et, plus récemment, *J'aimerais revoir Callaghan* (Fayard, 2010).**



© Patrice Normand

### À propos de *J'aimerais revoir Callaghan* :

« Dominique Fabre montre une fois encore son art de saisir avec une grande sensibilité les “presque rien” d'une vie. »  
Christine Rousseau, *Le Monde*

« Sans tristesse ni trémolos, Dominique Fabre caresse le souvenir et croque le temps qui passe avec une langue qui saisit la magie des instants perdus. »  
Augustin Trapenard, *Elle*

« Un roman infiniment sensible. »  
Nicolas Ungemuth, *Le Figaro Magazine*

« Créant une petite musique bien particulière, Dominique Fabre est un extraordinaire guetteur du quotidien, attaché à tous ces types cabossés par la vie. »  
Pascal Jourdana, *L'Humanité*

« Ce poème modeste en suspension ressemble à une chanson triste qui vous trotte dans la tête au point de la fredonner longtemps. »  
Christine Ferniot, *Télérama*

## David Mitchell

### Les mille automnes de Jacob de Zoet

roman

traduit de l'anglais par Manuel Berri  
en librairie le 5 janvier 2012



Envoyé au Japon par la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales, Jacob de Zoet doit affronter la corruption, la violence, mais aussi la perversité d'Enomoto, un mystérieux abbé sorti tout droit d'un roman du marquis de Sade. Avec l'aide du traducteur Uzaemon, Jacob tente d'arracher à Enomoto, qui la retient captive, une jeune femme dont il est tombé éperdument amoureux. Il lui faudra faire preuve de tout son courage pour surmonter les obstacles qui s'opposent à sa mission.

De livre en livre, David Mitchell s'affirme comme l'un des jeunes écrivains anglais les plus brillants de sa génération – qui ne se souvient de *Cartographie des nuages*, qui lui valut de figurer pour la deuxième fois dans la sélection finale du Booker Prize? Avec *Les Mille automnes de Jacob de Zoet*, il revisite le roman d'aventures comme, avant lui, Michel Faber avait renouvelé le roman victorien dans *La Rose pourpre et le Lys* : fidèle aux règles du genre, il porte un regard moderne sur un monde disparu, celui du Japon à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle.

**David Mitchell est né 1969 à Southport, dans le Lancashire. Il a vécu plusieurs années au Japon et a enseigné l'anglais à Hiroshima. Lauréat de nombreux prix littéraires, il a été deux fois finaliste du Booker Prize. Pour le *New Yorker*, qui le compare à Nabokov et Saramago, Mitchell est « l'un des rares écrivains dont le don pour l'artifice est proprement surnaturel ».**

**David Mitchell sera à Paris pour la promotion de son livre.**

#### À propos du *Fond des forêts* :

« L'écrivain anglais le plus doué de sa génération. »

Alexandre Fillon, *Livres Hebdo*

« Une plongée douloureuse et drôle, poétique et fantastique. Un roman générationnel très fort à l'arrière-plan politique et (pop-)culturel fondamental. »

Raphaëlle Leyris, *Les Inrockuptibles*

« David Mitchell nous donne l'occasion une nouvelle fois d'admirer sa virtuosité. Comment fait-il pour nous livrer un roman si intelligent? »

Joseph Macé-Scaron, *Marianne*

#### À propos de *Cartographie des nuages* :

« La vitalité de sa démarche, son audace et son ambition laissent pantois. »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*

« Une fresque éblouissante qui revêt toutes les formes de la fiction. »

Minh Tran Huy, *Le Magazine littéraire*

#### À propos d'*Écrits fantômes* :

« Un romancier à l'inventivité sans bornes. Un formidable jeu de pistes littéraire. »

Christophe Ono-dit-Biot, *Elle*

« L'un des livres les plus sidérants de ces dernières années. Un roman choral incroyable. »

Baptiste Liger, *Lire*

## Extrait

Tandis qu'il ramasse des limaces sur les choux à l'aide de baguettes, Jacob remarque qu'il a une coccinelle sur la main droite. Avec la gauche, il fait un pont que l'insecte, diligent, traverse. Jacob réitère l'exercice plusieurs fois. *La coccinelle doit croire qu'elle accomplit un long voyage alors qu'elle ne va nulle part*, songe-t-il. Il se représente une succession infinie de ponts reliant des îles de chair flottant dans le vide, et se demande si une force invisible ne se joue pas de lui de façon analogue...

... jusqu'à ce qu'une voix de femme le tire de sa rêverie. « Monsieur Dazûto? »

Jacob retire son chapeau en bambou et se lève.

Le visage de M<sup>lle</sup> Aibagawa éclipse le soleil. « Je demande pardon d'interrompre. »

Surprise, culpabilité, nervosité... Jacob ressent de nombreuses choses.

« Puis-je vous aider, mademoiselle? »

– Oui. Le Dr Marinus demande que je viens et demande à vous du *rômarê*. Il dit... »

Plus je connais Marinus, pense Jacob, moins je comprends cet homme.

« ... il dit : “Demandez au *Domburujiwâ* six branches fraîches de *rômarê*”.

– Par ici, je vous prie, dans le jardin des herbes aromatiques. »

Jacob coupe une demi-douzaine de tendres brins. « Voici votre romarin. » L'espace d'un moment inestimable, leurs mains sont liées par quelques centimètres d'herbe amère, et une douzaine de tournesols à la couleur d'oranges sanguines sont leurs témoins.

Je ne veux pas d'une courtisane que l'on paie, se dit-il. Je veux te conquérir.

« Merci. » Elle hume les herbes. « “Romain” signifie quelque chose? »

Jacob bénit le martinet de son professeur de latin à l'haleine fétide au collège de Middelbourg. « Le nom latin de cette plante est *ros marinus*, “ros” signifiant “rosée” – connaissez-vous le sens de ce mot? »

Elle fronce les sourcils, secoue légèrement la tête et fait lentement tourner son ombrelle.

« La rosée est l'eau que l'on trouve tôt le matin, avant que le soleil ne la dissipe. »

La sage-femme comprend. « “La rosée”... nous disons : “*asa-tsuyû*”. »

Tant qu'il vivra, Jacob sait qu'il n'oubliera jamais le mot *asa-tsuyû*. « “Ros” signifie donc “rosée”, et “*marinus*” signifie “océan”. En somme, *Ros marinus* veut dire : “rosée de l'océan”. Les vieillards disent que le romarin ne peut s'épanouir – c'est-à-dire bien pousser – que dans un lieu où il entend l'océan. »

Cette histoire lui plaît. « C'est un conte vrai? »

– Il semblerait que... » – *Faites que le temps s'arrête*, prie Jacob – « ... ce soit plus joli que vrai.

– “Marinus” signifie “océan”? Alors le docteur est “Dr Océan”? »

– Si vous voulez, oui. Le nom “Aibagawa” signifie-t-il quelque chose?

– “Aiba” est “indigo” » – sa fierté à porter ce nom est manifeste – « et “gawa” est “fleuve”.

– Vous êtes donc un fleuve indigo. Votre nom a tous les attraits de la poésie. » *Et toi, tous ceux du coureur de jupons*, se dit Jacob. « Rosemarie est un prénom féminin dérivé de *ros marinus*. Quant à moi, mon prénom » – il fait de son mieux pour avoir l'air décontracté – « est Jacob.

– Qu'est-ce que... » – elle pivote la tête, montrant sa perplexité – « ... Ya-ko-bu? »

– Le prénom que m'ont donné mes parents : Jacob. Je m'appelle Jacob de Zoet. »

Elle lui adresse un prudent hochement de tête approbateur. « Yakobu Dazûto. »

Si seulement on pouvait capturer les mots et les garder avec soi dans un médaillon, rêve-t-il.

« Mon prononciation n'est pas très bien? demande M<sup>lle</sup> Aibagawa.

– Non, non : vous êtes absolument parfaite. Votre prononciation est parfaite. »

Les criquets craquent dans les anfractuosités du muret de pierre.

« Mademoiselle Aibagawa... » – Jacob avale sa salive – « ... quel est votre prénom? »

Elle le fait languir. « Mon nom donné par ma mère et mon père est Orito. »

Le vent d'été entortille autour de ses doigts invisibles une mèche des cheveux de la sage-femme.

Elle baisse les yeux. « Le docteur attend. Merci pour du romarin. »

Jacob lui répond : « Il n'y a vraiment pas de quoi », et n'ose pas poursuivre.

La terre friable crisse sous les sandales de bois de la sage-femme qui repart sur le sentier.

*Agis*, l'implore le démon des regrets à venir. *Je ne t'en donnerai plus l'occasion*.

En hâte, Jacob passe devant les tomates et rattrape la sage-femme à proximité du portail.

« Mademoiselle Aibagawa? Mademoiselle Aibagawa. Il faut que vous me pardonniez. »

La main posée sur le portail, elle s'est retournée. « Pourquoi pardonner? »

– De ce que je vais vous dire. » Les œillets d'Inde ont comme fondu sous l'effet du soleil. « Vous êtes belle. »

Elle comprend. Sa bouche s'ouvre et se referme. Elle recule d'un pas...

... et heurte le portail. Encore fermé, il cliquette. Le garde l'ouvre.

*Pauvre idiot*, malgré le démon des regrets du présent, *qu'as-tu fait?*

## Justin Torres

### Vie animale

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laetitia Devaux

en librairie le 12 janvier 2012



« On en voulait encore. On frappait sur la table avec le manche de nos fourchettes, on cognait nos cuillères vides contre nos bols vides ; on avait faim. On voulait plus de bruit, plus de révoltes. On montait le son de la télé jusqu'à avoir mal aux oreilles à cause du cri des hommes en colère. On voulait plus de musique à la radio ; on voulait du rythme ; on voulait du rock. On voulait des muscles sur nos bras maigres. On avait des os d'oiseau creux et légers, on voulait plus d'épaisseur, plus de poids. On était six mains qui happaient et six pieds qui trépignaient ; on était des frères, des garçons, trois petits rois unis dans un complot pour en avoir encore. »

La famille, c'est la jungle. Les parents s'aiment, se battent. Au milieu du chaos, trois garçons tentent de grandir. La meute observe les fauves. Quand le père danse comme à Spanish Harlem, les petits l'imitent. Quand la mère dort après une dispute, ils apprennent à rester silencieux. La vie animale est âpre. Mais l'imaginaire est sans limite.

Dans ce premier roman impressionnant, révélation de la rentrée littéraire aux États-Unis, Justin Torres réinvente le récit initiatique. Comme Sapphire dans *Push*, Torres impose une langue, un rythme et transcende la violence par le style.

**Justin Torres est né en 1981 dans l'État de New York. Il a publié des textes dans la revue *Granta* et dans le *New Yorker*. *Vie animale*, son premier roman, a connu un grand succès aux États-Unis.**



© Gregory Cowley

**« *Vie animale* est un diamant brut. C'est un livre unique. Remercions ce jeune homme pour son intelligence et sa férocité. »**

**Michael Cunningham**

**« Un livre émouvant, à l'écriture précise et poétique. »**  
***The New York Times***

**« Il est rare de rencontrer un jeune écrivain dont la singularité, la puissance et la résonance sont évidentes dès la première page, voire dès le premier paragraphe. C'est pourtant bien le cas avec *Vie Animale*, le premier roman du remarquable Justin Torres. »**

***The Washington Post***

**« Ce roman détonne par son lyrisme électrique et sa prose coup de poing. Torres possède un talent indomptable. »**  
***Esquire***

# Ariel Kenig

## Le miracle

roman

en librairie le 2 février 2012



« Estelle avait en sa possession une série de photos qu'elle cherchait à vendre. »

Une ancienne camarade de classe contacte le narrateur, devenu écrivain, via Facebook et lui propose de lui remettre des photos confidentielles du fils du président en vacances au Brésil. Alors que celui-ci était censé avoir « miraculeusement » échappé à une coulée de boue, les clichés révèlent qu'il se la coulait luxueusement et doucement sous les palmiers.

« Elle affirmait détenir ces clichés par hasard. Je ne croyais pas au hasard. »  
Dès lors : que faire de ces clichés ? Comment en profiter ? Les vendre à la presse people ? Mais quelle histoire leur faire raconter ?

« Je voulais tendre un miroir à l'époque. »

Avec un esprit aussi insolent que percutant, Ariel Kenig transforme la tribulation d'un jeune internaute en une fable sur notre époque, tout occupée à se regarder dans ces nouveaux miroirs aux alouettes que sont les écrans d'ordinateurs, de smartphones...

**Ariel Kenig est l'auteur de trois romans parus chez Denoël (*Camping Atlantic*, 2005, *La Pause*, 2006 et *Quitter la France*, 2007) et de *New Wave* (Flammarion, 2008). Il écrit aussi pour la jeunesse et le théâtre. Né en 1983, il vit et travaille à Paris.**



© Patrice Normand

### Deux questions à Ariel Kenig sur :

#### Le miracle du titre ?

Le narrateur rencontre trois miracles de nature différente. Le premier renvoie aux aventures du fils du président de la République, qui aurait « miraculeusement » échappé à des coulées de boues survenues au Brésil ; le deuxième au « miracle technologique » des dix dernières années ; le troisième, chargé de vérifier les deux précédents, serait quant à lui d'ordre littéraire. On entend souvent des gens dire avoir été « sauvés » par la littérature. En l'occurrence, les réseaux de signes que l'écriture du *Miracle* m'a permis d'identifier m'ont certainement « sauvé » de la médiasphère et du cynisme qu'elle encourage. Le titre évoque à la fois le mysticisme de l'époque qui érige Steve Jobs en génie et, face à lui, le vrai pouvoir de la littérature, qui à mon sens entame un nouvel âge d'or – elle ne peut que tirer profit des machines.

#### La morale de la fable ?

Le roman décrit le circuit fermé de l'information où, tout à coup, l'exhibitionnisme de classe rencontre les intérêts voyeuristes de la médiasphère. S'il y avait une leçon à en tirer, ce serait celle-ci : la médiasphère n'est qu'un symptôme du réel ; elle n'en est pas le reflet, encore moins la représentation. Aujourd'hui, ne pas marginaliser le réel est affaire de morale. Et l'emploi d'un mot, comme « miracle » est devenu étrangement politique.

## Gary Shteyngart Super triste histoire d'amour

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Stéphane Roques

en librairie le 2 février 2012



© Janet Johnson

Lenny Abramov vit dans une New York futuriste, image exagérée de notre époque : le monde entier est arrimé à son téléphone ultra-perfectionné, la publicité triomphe et la littérature est un art préhistorique que des inadaptés tentent de sauvegarder sans succès. Lenny fait partie de ceux-là. Il lit des « livres papier », croit encore aux relations humaines et commet la folie de tomber amoureux d'Eunice Park, jeune américaine d'origine coréenne. *Super triste histoire d'amour* est une comédie romantique qui dresse un portrait accablant de la « modernité ». L'Amérique, au bord de l'effondrement économique, est menacée par ses créanciers chinois ; une ambiance très Big Brother s'installe au quotidien. Sans délaissier la fable politique, Shteyngart livre ici un texte très personnel, autoportrait à peine déguisé d'un homme en décalage avec son temps.

**Gary Shteyngart est né en 1972 à Leningrad (Saint-Petersbourg). Il a publié *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes* (L'Olivier, 2005) puis *Absurdistan* (L'Olivier, 2008), traduits avec succès dans le monde entier. Il a été désigné par le *New Yorker* comme l'un des vingt meilleurs auteurs de sa génération.**

**« *Super triste histoire d'amour* est un roman super triste, super drôle, super émouvant, qui confirme le génie satirique de Shteyngart mais aussi sa capacité à parler avec justesse de sujets sérieux. »**

Michiko Kakutani, *The New York Times*

**Gary Shteyngart sera à Paris pour la promotion de son livre.**

## Extrait

1<sup>er</sup> juin  
Rome-New York

Très cher Journal,  
Aujourd'hui, j'ai pris une grande décision : *je ne mourrai jamais*.  
D'autres mourront autour de moi. Annihilés. Rien de leur personnalité ne subsistera. Extinction des feux. Leur vie, leur entières, seront résumées sur le marbre poli de leur pierre tombale par des formules mensongères (« Son étoile brillait au firmament », « Nous ne t'oublierons jamais », « Il aimait le jazz »), lesquelles seront à leur tour balayées par un raz-de-marée ou mises en pièces par on ne sait quelle dinde de l'avenir génétiquement modifiée.

(...)

Saviez-vous que chaque paisible mort naturelle à quatre-vingt-un ans est une tragédie sans égale ? Chaque jour, des gens, des individus – des Américains, si c'est plus parlant pour vous – tombent face contre terre sur le champ de bataille, pour ne plus jamais se relever. Ne plus jamais exister. Ils ont des personnalités complexes, leur cortex est un chatolement de mondes fluctuants, d'univers qui auraient désorienté les bergers mangeurs de figues qu'étaient nos ancêtres bien réels. Ces braves gens sont des divinités mineures, débordant d'amour, des donneurs de vie, des génies méconnus, dieux de la forge debout à six heures et quart pour allumer la cafetière, prier en silence pour voir le lendemain, et puis le surlendemain, et puis le bac de Sarah, et...

*Annihilés.*

Mais pas moi, cher Journal. Veinard que tu es. Tu ne me mérites pas. À partir d'aujourd'hui, tu vivras la plus grande aventure jamais entreprise par un homme inquiet, un homme ordinaire, un mètre soixante-quinze, soixante-douze kilos, avec un indice de masse corporelle légèrement dangereux de 23,9. Pourquoi « À partir d'aujourd'hui ? » Parce que hier, j'ai rencontré Eunice Park, et qu'elle me donnera des forces pour toujours.

# Sayed Kashua

## La deuxième personne

roman

traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche  
en librairie le 9 février 2012



L'Avocat, un homme de loi arabe, installé dans la partie juive de Jérusalem, découvre dans un livre d'occasion un billet d'amour écrit de la main de sa femme. Son destinataire? Sans doute ce «Yonatan» dont le nom figure sur la page de garde... Cette découverte fait naître en lui une jalousie impossible à maîtriser et le pousse à négliger son cabinet prospère pour retrouver celui qu'il soupçonne être l'amant de sa femme. Parallèlement à son enquête, on suit le parcours d'un jeune Arabe, Amir Lahav, assistant social, engagé pour s'occuper d'un jeune homme, paralysé, réduit à l'état végétatif, qui s'appelle Yonatan. Un glissement d'identité s'opère peu à peu : Amir Lahav, l'Arabe, devient Yonatan Forschmidt, Juif ashkénaze, « bien sous tous rapports »... et photographe de talent.

Tout ce roman est bâti sur la course éperdue des deux protagonistes en quête de leur vérité, de leur réelle identité, mais aussi de la nature de l'amour, de l'amitié, des destins croisés par la main diabolique du hasard. À la manière des *Mille et une nuits*, le récit noue les fils de l'écheveau, brouille les personnages : « qui est arabe, qui est juif? ». Comme sur les photos de Jonathan, puis d'Amir.

**Sayed Kashua est chroniqueur au quotidien *Haaretz*. Ses romans sont traduits en France – *Les Arabes dansent aussi* (Belfond, 2003); *Et il y eut un matin* (L'Olivier, 2006; Points, 2008) – et dans de nombreux pays. Il est aussi l'auteur d'une série télévisée, *Travail d'Arabe*, qui connaît un immense succès en Israël.**

### À propos de *Et il y eut un matin* :

« Sayed Kashua, jeune écrivain arabe israélien (ou Arabe d'Israël, ou Palestinien citoyen d'Israël... les dénominations changent presque chaque jour), n'a pas l'habitude de ménager les siens. Romancier qui se voudrait de l'intimité, il raconte sans faux-semblant l'enfermement dans un contexte politique étouffant. »

Raphaëlle Leyris, *Les Inrockuptibles*

« Terriblement drôle – il pratique à merveille l'humour du désespoir –, extrêmement touchant, il est à l'image de son origine : double. Sayed Kashua appartient en effet à cette minorité – Arabe et Israélien, deux mots apparemment antinomiques – écartelé entre sa loyauté à l'État d'Israël et sa fidélité au peuple palestinien. C'est de tout cela, de ce déchirement que parle Sayed Kashua dans ses livres. »

Emilie Grangeray, *Le Monde2*

« Dans *Et il y eut un matin*, tout est absurde, terrifiant et extrêmement drôle. »

Nathalie Levisalles, *Libération*

« Et puis l'autre jour est arrivé le livre de Sayed Kashua : *Et il y eut un matin*. Là, j'ai compris que rien ne pouvait aller aussi loin, dans l'appréhension des choses, que la littérature. »

Christophe Donner, *Le Monde2*

retrouvez notre catalogue, nos  
événements et avant-premières  
sur notre site :  
[www.editionsdelolivier.fr](http://www.editionsdelolivier.fr)

## **Éditions de l'Olivier**

96, boulevard du Montparnasse  
75014 Paris  
tél 01 41 48 84 76

### **Virginie Petracco**

Responsable de la communication  
01 41 48 84 73 [vpetracco@editionsdelolivier.fr](mailto:vpetracco@editionsdelolivier.fr)

### **Aurélie Lacroix**

Assistante de presse  
01 41 48 84 71 [alacroix@editionsdelolivier.fr](mailto:alacroix@editionsdelolivier.fr)

### **Pierre Hild**

Responsable commercial  
01 41 48 84 70 [phild@editionsdelolivier.fr](mailto:phild@editionsdelolivier.fr)